

Avoir la note juste / Les parapluies de Manhattan *Everyone Says I Love You*

Paul Beaucage and André Lavoie

Volume 16, Number 1, Spring 1997

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/849ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Association des cinémas parallèles du Québec

ISSN

0820-8921 (print)

1923-3221 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this review

Beaucage, P. & Lavoie, A. (1997). Review of [Avoir la note juste / Les parapluies de Manhattan / *Everyone Says I Love You*]. *Ciné-Bulles*, 16(1), 28–29.

Avoir la note juste

par Paul Beaucage

Les cinéphiles familiarisés avec l'œuvre de Woody Allen connaissent le culte que le réalisateur new-yorkais voue à la comédie musicale. On se souviendra, en effet, que **Mighty Aphrodite** se terminait par les chants et la danse du chœur de la tragédie grecque, alors que **The Purple Rose of Cairo** et **Hannah and Her Sisters** évoquaient la fonction thérapeutique de ce genre cinématographique très américain. Par conséquent, il paraissait cohérent que le cinéaste décide de réaliser **Everyone Says I Love You**, sa première comédie musicale. Même si Allen a précisé qu'il ne s'agit pas d'un authentique *musical* mais plutôt d'«une comédie dans laquelle les personnages chantent et dansent», on pouvait entretenir certains doutes quant à sa capacité d'aborder un genre narratif naïf et poétique. *A fortiori*, parce que celui-ci semblait incompatible avec les interrogations existentielles que le cinéaste se pose de film en film.

Dans ses grandes lignes, **Everyone Says I Love You** raconte les aventures et les déceptions amoureuses de différents membres d'une famille aisée de New York. Évidemment, cette histoire purement anecdotique ne constitue qu'un prétexte qui permet au réalisateur de traiter de ses thèmes de prédilection (la vie, l'amour, la mort). Cependant, il le fait avec beaucoup moins de verve et de perspicacité que par le passé. Pour s'en convaincre, il suffit de se référer aux relations amoureuses unissant les couples de diverses générations: elles sont des plus insipides. On n'y sent pas les brillantes étincelles et les vives contradictions qui émergeaient de films aussi différents que **Manhattan** et **Zelig**. Sans doute faut-il attribuer cette banalisation du sentiment amoureux au fait que le cinéaste a exagérément stéréotypé les portraits de ses personnages. Du reste, il verse tellement dans cette tendance qu'on en vient parfois à se demander ce qu'il est advenu du «véritable» Woody Allen.

Compte tenu du fait que son dernier film adopte la forme de la comédie musicale, on pouvait espérer que son atmosphère féérique puisse compenser pour le manque de rigueur de l'intrigue et la psychologie sommaire des personnages. Malheureusement, tel n'est pas le cas. Au fil des ans, le réalisateur a développé, avec le concours de ses techniciens, une approche fort réaliste qui ne facilite guère le passage d'un univers quotidien à un univers surnaturel. Le cas échéant, il en résulte une œuvre qui ne parvient pas vraiment à transporter, à faire rêver le spectateur. La principale erreur qu'a commise Allen a probablement été de situer son récit dans un cadre urbain et terre à terre. Cela débouche sur une série de scènes auxquelles on reste totalement insensibles. Comme, par exemple, ce passage musical se déroulant dans un hôpital new-yorkais: on y voit le personnel médical, ainsi qu'un patient, se mettre à chanter et à danser. Certes, les comédiens interprètent leurs rôles de manière très convenable. Mais la sobriété des couleurs, des décors, des éclairages et de la photographie contredit le sentiment d'euphorie, de bonheur débordant que manifestent les personnages.

Comme tous les autres films de Woody Allen, **Everyone Says I Love You** comporte sa part de bons moments. Bien entendu, certains d'entre eux sont attribuables aux talents d'humoriste et de dialoguiste du cinéaste. À preuve, pensons à la conversation au cours de laquelle Joe (Woody Allen) révèle à sa fille que sa connaissance de l'histoire de l'art se limite à celle «du Van Gogh de Kirk Douglas». Il faut également souligner la drôlerie de la séquence où Von (Julia Roberts) annonce à son amant, qu'ayant assouvi tous ses phantasmes avec lui... elle peut désormais le quitter et retourner vivre tranquillement aux côtés de son mari! En somme, le film d'Allen n'est pas complètement raté, loin de là. Toutefois, ses séquences les plus réussies ne suffisent pas à nous faire oublier les incohérences de l'ensemble.

Force est d'admettre qu'**Everyone Says I Love You** constitue une vive déception. Allen n'a pas su éviter de tomber dans le piège des bons sentiments et de la mièvrerie. Cela explique la sympathie excessive qu'il manifeste à l'égard de ses personnages et l'optimisme un peu béat qu'il entretient face à l'inconstance de la nature humaine. Or, pour que le film soit probant, il aurait fallu que le cinéaste démontre davantage de causticité, voire d'esprit critique. À défaut de quoi, cette réalisation est condamnée à témoigner de l'inadéquation de deux mondes: celui de la comédie intellectuelle et celui de la comédie musicale. ■

Everyone Says I Love You

35 mm / coul. / 100 min /
1996 / fict. / États-Unis

Réal. et scén.: Woody Allen
Image: Carlo Di Palma
Mus.: Dick Hyman
Mont.: Susan E. Morse
Prod.: Robert Greenhut
Dist.: Alliance
Int.: Woody Allen, Julia Roberts, Alan Alda, Drew Barrymore, Goldie Hawn, Gaby Hoffman, Edward Norton, Nathalie Portman, Tim Roth, David Ogden Stiers

Les parapluies de Manhattan

par André Lavoie

Même si une confortable et chaleureuse unanimité semble s'être installée autour de l'œuvre de Woody Allen, certains lui reprochent, au gré des films qu'il nous livre bon an mal an, son intellectualisme (*Interiors*, *September*), son maniérisme (*Zelig*), sa superficialité (*Alice, Manhattan Murder Mystery*) ainsi qu'un narcissisme non dissimulé (*Stardust Memories*, *Husbands and Wives*). Avec *Everyone Says I Love You*, une de ces épithètes — ou toutes à la fois! — pourront sans doute être utilisées pour le décrire. Les principaux thèmes chers au cinéaste s'y retrouvent mais enrobés, pour la première fois, dans la forme d'une comédie musicale, beaucoup plus près cependant de celles de Jacques Demy que de Vincente Minnelli ou Bob Fosse. On se souvient encore avec bonheur des flamboyants numéros musicaux dans *Radio Days* et *Bullets Over Broadway*; *Everyone Says I Love You* n'en est pas dépourvu, mais l'essentiel du récit semble fort éloigné de l'univers des stars de la radio et celui des *showgirls* qu'il avait décrit précédemment.

Même si la narratrice nous précise, d'entrée de jeu, que les membres de sa famille ne sont pas représentatifs de ceux que l'on trouve habituellement dans les comédies musicales, ils feraient sans doute rêver bien des sans-abris new-yorkais tant leurs appartements sont somptueux, leur porte-monnaie bien garni et la majorité de leurs propos... d'une désolante banalité! L'action se situe en bonne partie à New York mais, chose rarissime chez Allen, il ose sortir sa caméra de la métropole américaine pour fureter du côté de Paris et de Venise. Et que peuvent bien raconter les membres de cette famille et leur entourage? Ils causent de leurs problèmes de cœur, bien entendus, en paroles mais aussi en chansons, poussant la ritournelle aux moments les plus inattendus, chantant où et quand bon leur semble, dialoguant musicalement «à la Demy». Comme dans toutes bonnes comédies musicales, nous avons également droit à



Everyone Says I Love You

quelques chorégraphies enlevantes — la scène de la bijouterie est particulièrement réussie — mais toujours filmées sobrement; en fait, elles sont majoritairement tournées en plan-séquence.

Ce n'est pas la première fois qu'Allen s'approprie un genre cinématographique pour le détourner à son profit. Il en tire souvent l'essentiel pour servir sa «cause», celle de son univers. Il l'a fait avec l'expressionnisme allemand dans *Shadows and Fog* et le documentaire dans *Zelig* et *Husbands and Wives*. Voilà pourquoi *Everyone Says I Love You* ressemble bel et bien à un film de Woody Allen et fort peu au genre auquel il veut rendre hommage... La modestie — relative — des moyens, la voix, elle aussi très relative, des comédiens-chanteurs et le regard chargé d'ironie du cinéaste sur ses personnages donnent au film un caractère d'étrangeté pour qui s'attend à une «véritable» comédie musicale mais comblera d'aise les amateurs du cinéaste.

Everyone Says I Love You ne figurera sans doute jamais sur la liste des grands crus de Woody Allen. Il n'apporte rien de neuf pour renouveler une œuvre déjà fortement codée, impressionnante par le nombre de films et la régularité des sorties, presque toujours annuelles. Mais les situations cocasses abondent, New York est filmée une fois de plus comme une ville de rêves et au plaisir de retrouver certains acteurs-fétiches du cinéaste comme Alan Alda s'ajoute la surprise de voir Goldie Hawn en avocate bien-pensante et Tim Roth en ex-prisonnier et tombeur nouveau genre. *Everyone Says I Love You* est donc tout, sauf le chant du cygne de Woody Allen. ■